
D'une certaine anthropologie et de quelques anthropologues¹

Marie France Labrecque *Université Laval*

Résumé: L'objectif que poursuit l'auteure dans cet article est de partager sa vision selon laquelle une des fonctions sociales de l'anthropologie se situe dans la recherche. Pour ce faire, elle a recours au récit à la première personne tout en tentant de situer sa propre expérience dans un cadre disciplinaire beaucoup plus large. Elle se remémore d'abord les raisons et les interrogations qui l'ont conduite, à la fin des années 1960, à s'engager dans des études d'anthropologie à l'Université Laval, à Québec. Elle en profite pour brosser un profil général du contexte socio-politique dans lequel s'effectuait la formation dans cette discipline à cette époque et en ce lieu. Par la suite, elle fait état des influences reçues tant de l'anthropologie marxiste européenne que culturaliste américaine et montre comment elles se sont concrétisées dans ses recherches jusqu'à ce jour. Tout au long de l'article, elle s'efforce de rester sensible aux préoccupations de ces jeunes qui continuent d'adhérer à l'anthropologie parce qu'ils sont intéressés au changement social.

Abstract: In this article, the author tries to share her vision that research is one of the social functions of anthropology. With this aim in mind, she uses the technique of the tale written in the first person while locating her own experience in a larger disciplinary setting. She first recollects the reasons and the interrogations that drove her, at the end of the 1960s, to study anthropology at Laval University, Québec City. She then roughs out a general profile of the sociopolitical context in which training in anthropology was done at that time and at that location. Finally, she acknowledges the influences both from Marxist European and American culturalist anthropology and shows how they concretize through her research orientations to the present. All along, she tries to remain in touch with the motivations of the students who continue to adhere to anthropology because they are interested in social change.

Le récit qui suit n'engage que son auteure. Il est absolument personnel et même si je me situe au sein de l'anthropologie québécoise, plus particulièrement celle de Québec, je suis certaine que les événements et les situations que je décrirai ne correspondent pas nécessairement à la perception que d'autres personnes pourraient en avoir. Le récit est personnel mais pas nécessairement autobiographique (il faudrait quand même quelques pages de plus) bien que je rapporte plusieurs éléments de mon propre cheminement professionnel. Si je le fais, ce n'est pas pour me mettre en valeur mais bien pour mieux situer mon propos historiquement. Le récit est biaisé et probablement injuste pour plusieurs personnes qui m'ont profondément influencée mais qui ne seront pas nommées ici. Peut-être d'ailleurs apprécieront-elles ne pas l'être.

Pour préciser de quelle anthropologie je traiterai ici, je voudrais brièvement faire référence aux propos tenus par Micaela di Leonardo lors d'une conférence plénière conjointe CASCA/AES à Toronto en mai 1998 et que j'ai eu le plaisir de commenter (di Leonardo, 1998). Dans cette conférence, la professeure di Leonardo s'interroge sur notre véritable place, nous les anthropologues, dans les différentes sphères publiques, assimilées dans sa conférence—du moins telle en est ma lecture—aux médias à large portée, tels que la télévision, les magazines, les journaux, le cinéma et la publicité. Elle développait l'idée selon laquelle des anthropologues, considérés comme des experts culturels, du moins aux États-Unis, contribuent à forger l'opinion publique et participent ainsi à une sorte de guerre culturelle dans laquelle la différence est non seulement peu tolérée mais surtout utilisée comme une arme pour contrôler les populations, et plus particulièrement certaines d'entre elles. Ces anthropologues, ou en tous cas, leurs idées, souvent largement médiatisées, contribuent de la sorte à la circulation des idées racistes et sexistes dans la société. On peut facilement partager l'indignation de la professeure di Leonardo. Cependant, alors qu'elle concentrait son regard sur ces anthropologues qui entretiennent une certaine conception

du «primitif», il me semblait que les véritables «ennemis»—pour continuer avec la métaphore de la guerre—n'étaient pas les anthropologues mais bien les médias américains et leurs empires. D'ailleurs, les sphères publiques ne sont pas seulement assimilables aux médias et la plupart des anthropologues investissent d'autres champs de bataille avec d'autres types d'armes. En effet, une guerre—même une guerre culturelle—ne se livre pas seulement avec ses généraux mais aussi avec ses simples soldats.

Cette détestable métaphore de la guerre ne fait ressortir qu'une partie de la réalité, celle de l'arène globale. Si l'on ramène le propos sur le plan de la localité et de la vie quotidienne de la plupart d'entre nous, on pourrait dire qu'une partie importante mais peu visible de notre travail d'anthropologue consiste à partager nos connaissances avec des jeunes gens qui deviendront aptes à entreprendre des recherches sur le changement social et des actions au sein et en dehors du monde académique. C'est de cette dimension dont je veux parler ici tout en me rappelant quelles étaient mes attentes lorsque—c'était hier me semble-t-il—je faisais encore partie de cette cohorte que l'on qualifie, à tort ou à raison, de «jeunes». On comprendra pourquoi la métaphore de la guerre m'interpelle; on verra au passage certaines spécificités de la formation académique et de l'anthropologie à l'Université Laval; enfin, il s'agira surtout de préciser ce que peut signifier la dimension recherche qui caractérise notre discipline et comment, en nous liant à la fois à certaines populations et aux étudiantes et étudiants qui deviendront à leur tour anthropologues, elle nous projette toujours dans le futur et nous ouvre des perspectives dans ce nouveau millénaire qui nous intrigue tellement.

Quand j'étais jeune . . .

Au moment où j'ai pris conscience de l'existence d'une discipline qui s'appelle l'anthropologie, le monde était en ébullition. Je suppose que n'importe quel autre anthropologue s'adonnant à ce même type de récit pourrait dire la même chose. Mais il me semble qu'il y avait quelque chose de spécifique au fait d'être étudiante à la fin des années 1960 et au début des années 1970. En France, les étudiants avaient entrepris d'ébranler les structures institutionnelles et sociales désuètes dans un mouvement qui sera connu comme «Mai 68». Ailleurs dans le monde, d'autres étudiants allaient leur emboîter le pas affrontant quelquefois des répressions sanglantes. En effet, un peu plus tard au Mexique, le 2 octobre 1968, le régime en place allait se charger de massacrer des étudiants manifestant sur la Place des trois cultures à

Tlatelolco, dans la ville de Mexico, quelques semaines à peine avant la tenue des jeux olympiques. Sur le continent asiatique, des jeunes continuaient de se faire tuer au nom de la liberté, de la démocratie et du socialisme: la guerre du Vietnam battait son plein; bientôt on abatrait des étudiants protestataires sur le campus de la Kent State University. Au même moment au Québec, un petit groupe appelé le FLQ avait déjà posé des bombes dans les boîtes aux lettres et deux de ses cellules s'apprêtaient à se livrer à des actions spectaculaires qui marqueraient à jamais le tissu social québécois; enfin, quelques groupuscules de gauche, souvent formés d'étudiants ou d'ex-étudiants, sortaient au grand jour.

En 1968, j'étais une finissante hybride du cours classique traditionnel et du Cegep, à peine créé suite à la parution du Rapport Parent. Je nageais en pleine confusion quant à ce que j'avais appris de l'histoire et de la nature des rapports sociaux dans mon pays. Je revenais en effet de deux étés de vacances dans une réserve amérindienne du Québec et n'eut été de ces séjours, je ne me serais probablement jamais demandé ce qu'était l'anthropologie. Les jeunes autochtones avec lesquels j'avais fait les quatre-cents coups durant ces deux étés, avaient été littéralement enlevés à leurs parents dès leur plus jeune âge pour recevoir une éducation québécoise dans des pensionnats dirigés par des religieux soit au Lac Saint-Jean, soit en Abitibi et plus rarement à l'extérieur de la province. La coupure d'avec leurs parents n'avait pas été que physique, elle était carrément sociale et culturelle. Ces jeunes étaient alors plus à l'aise en français que dans leur langue maternelle et on pouvait presque deviner de quoi ils parlaient avec leurs parents lorsqu'ils s'exprimaient dans leur langue maternelle tellement leurs propos étaient émaillés de français. Lors des représentations cinématographiques d'innombrables films western à la salle communautaire, tout ce beau monde «prenait» pour les cowboys plutôt que pour les Indiens. Enfin, tout comme des milliers de jeunes au même moment, ils étaient friands des Beatles, ils écoutaient les Rolling Stones, et faisaient du karaoké sur les chansons de Petula Clark . . . J'étais frappée aussi par le fait que toute la population était plutôt respectueuse avec le missionnaire oblat qui y menait les affaires religieuses et civiles d'une main de fer.

La réalité de cette réserve ne correspondait nullement aux images de mes livres d'histoire dans lesquelles les Amérindiens étaient toujours représentés comme des «sauvages» qui martyrisaient les missionnaires ou les colons et où les femmes, particulièrement, étaient décrites comme des princesses, vierges et mystiques qui flottaient au-dessus de la barbarie de leur peuple. Il était patent que

les Amérindiens avaient changé depuis qu'on les avait figés dans ces livres d'histoire. On avait oublié de m'en avertir. C'était pour le moins déconcertant.

C'est ce questionnement sur le changement social qui m'a amenée à l'anthropologie et qui, plus tard, bien plus tard, me permettra enfin de faire de la recherche dans quelques réserves indiennes pour tenter de comprendre les liens entre le développement du capitalisme au sein de la société dominante et la subordination des populations autochtones, et en leur sein, celle des femmes amérindiennes. Mais auparavant, il m'aura fallu commencer à élucider ce que pouvait bien être l'anthropologie. Au collège, mon professeur de science sociale qui n'en savait pas plus long que moi sur cette discipline, mais qui était fort sympathique à mes interrogations, m'a tout de même recommandé de lire le livre de Margaret Mead, *L'un et l'autre sexe* (Mead 1966), titre des plus juteux pour une personne à peine sortie de l'influence d'une éducation secondaire chez les religieuses. Le sujet n'avait rien à voir avec mes interrogations initiales sur le changement social et culturel mais, grâce à Mead, je découvrais tout de même l'existence sociale de l'anthropologie. Des perspectives fascinantes s'ouvraient devant moi.

Les sciences sociales et l'anthropologie à Québec

Je n'étais pas la seule à m'intéresser aux sciences sociales à la fin des années 1960 et c'était par centaines que les personnes de ma génération s'inscrivaient dans les différentes facultés au Québec, et particulièrement à l'Université Laval où, grâce au Père Lévesque, les sciences sociales avaient acquis leurs lettres de noblesse, notamment par leur approche critique du pouvoir à l'époque de la Grande Noirceur. Cet engouement était aussi très certainement lié à ce qu'il est convenu d'appeler, sur les plans institutionnel et social, la Révolution tranquille. Les jeunes issus des classes moyennes avaient enfin accès à l'éducation supérieure jusque là réservée à l'élite. Ils étaient aussi libérés des contraintes de la religion et de la sexualité réprimée des générations précédentes. Ils étaient influencés par les Jack Kerouac, les Road Movies et commençaient à découvrir le monde autrement qu'en devenant missionnaires. Pour peu qu'ils aient voyagé dans le reste du Canada, ils étaient sympathiques aux déserteurs de l'armée américaine au plus fort de la guerre avec le Vietnam; ils étaient séparatistes parce qu'ayant travaillé dans l'ouest canadien en pleine trudeaumanie, ils étaient las de répondre aux questions mille fois posées de «What do you think about separa-

tism?»—«What does Quebec want?» et d'y répondre dans un anglais bancal; un peu hippies sur les bords, ils rêvaient de retour à la terre sans pour autant renoncer complètement à la ville; la plupart d'entre eux étaient capables d'apprécier le rock anglais et américain—certains prétendaient être allés à Woodstock—en même temps qu'un peu plus tard, les balades des Séguin et les folies de Raoul Duguay . . . C'était avec ce bagage hétéroclite, avec peu, très peu de capital culturel (pour reprendre le concept de Bourdieu)—vive la démocratisation de l'éducation!—que j'aborderais l'anthropologie sous le regard navré mais tout de même confiant de mes parents et l'hilarité généralisée de mes amis (anthro—quoi?).

Jusqu'en 1970 à l'Université Laval, il fallait faire le détour par un tronc commun en sciences sociales avant d'entreprendre des études d'anthropologie dans un département de sociologie et d'anthropologie. Les cours de sciences sociales se donnaient dans d'immenses amphithéâtres tellement nous étions nombreux. Les professeurs dictaient leurs cours du haut de leur tribune et ce fut un véritable soulagement de se retrouver dans l'option anthropologie qui n'attirait alors qu'un petit nombre de personnes.

Lorsqu'on évalue l'enseignement de l'anthropologie de la fin des années 1960 avec les outils dont on dispose aujourd'hui, on doit convenir qu'il était plutôt conventionnel. Nos professeurs, formés aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en France n'échappaient pas à l'héritage colonialiste de la discipline. De notre côté, nous les étudiants, ne demandions pas mieux que de satisfaire notre soif d'exotisme. Mais les choses étaient en train de bouger, précisément dans le sillage de Mai 1968. Pour moi, la prise de conscience de ce changement allait passer par mon exposition à l'anthropologie mexicaine qui, contrairement à l'anthropologie canadienne et québécoise, avait une fonction sociale précise, soit celle d'institutionnaliser le rapport entre le régime en place et les populations autochtones. En 1970, certains anthropologues mexicains se distançaient de cette fonction et publiaient un ouvrage qui remettait en question, de façon radicale, la pratique de l'indigénisme menée jusque là par l'appareil d'État et proposait l'établissement d'un nouveau rapport avec les populations marginalisées. Le livre s'appelait *De eso que llaman antropologia mexicana* (Warman 1970—j'ai toujours pensé qu'on pouvait traduire librement ce titre par «Cette chose qu'on appelle l'anthropologie mexicaine»). En Europe et aux États-Unis aussi, les liens de l'anthropologie avec les colonialismes, internes ou externes, voire avec l'impérialisme, étaient remis en question.

Ici, au Québec, à Québec, à l'Université Laval et à la Faculté des sciences sociales, on était encore un peu loin

de tous ces chambardements mais on allait bientôt y venir. Comment cela a-t-il commencé exactement en ce qui concerne l'anthropologie, je ne saurais dire mais il y a d'abord eu la création du département d'anthropologie sous l'impulsion conjointe des corps professoral et étudiant. Monsieur Marc-Adélarde Tremblay, premier directeur du département, a déjà fait le récit des événements, aussi est-il inutile de le reprendre ici (Tremblay, 1989). Même si j'ai participé à l'occupation du bureau du doyen de l'époque (je me suis d'ailleurs bien amusée), mon souvenir des événements est presque entièrement estompé par celui de mon séjour sur le terrain, effectué l'été précédent, dans la Sierra Norte de Puebla, au Mexique, dans une communauté indigène. J'avais réalisé que l'expérience de terrain constituait un incontournable rite de passage pour se mériter le respect de ses pairs. Des «vieux» (les étudiants à la maîtrise) qui avaient déjà séjourné au Nord chez les Inuits, sur la Côte nord du Saint-Laurent, ou encore en Afrique, et qui ne m'avaient jamais adressé la parole, s'intéressaient enfin à moi. J'avais finalement l'impression de jouer dans la cours des «grands». Je commençais aussi à prendre conscience que la recherche constituait une des fonctions sociales importantes de la discipline. Cette prise de conscience allait passer par l'intérêt porté à l'anthropologie économique que le professeur Pierre Beaucage nous enseignait avec enthousiasme, passion et volubilité.

À cette époque, le débat formaliste-substantiviste dominait les propos de l'anthropologie économique. Cependant, sous l'influence de mésoaméricanistes déjà chevronnés, comme Eric Wolf, le matérialisme historique commençait, sans qu'on ne l'identifie en tant que tel, à s'immiscer dans le monde académique. En effet, un ouvrage comme *Peasants* (Wolf, 1966) est rempli de concepts directement issus du marxisme mais sans qu'aucune référence à Marx ne soit faite. La raison en est fort simple. Au moment où Wolf écrivait cet ouvrage, au milieu des années 1960 aux États-Unis, on se sortait à peine de la chasse aux sorcières et il ne faisait pas bon utiliser ouvertement des concepts issus du matérialisme historique, encore moins s'affirmer marxiste comme tel. Tout au plus pouvait-on commencer à parler d'économie politique en anthropologie, et encore!

Sur le plan politique justement, le début des années 1970 au Québec était l'époque de l'émergence des groupuscules de gauche, certains étant chapeautés par des mouvements nationaux, d'autres par des mouvements internationaux (comme la 4^{ème} Internationale), d'autres enfin, se limitant au cadre provincial ou régional. Il y en avait pour tous les goûts : les marxistes-léninistes, les maoïstes et les trotskistes étaient

en plein recrutement et aussi en plein débat les uns avec les autres tant en ce qui concerne la lutte des classes, le colonialisme interne, la décomposition de la paysannerie, et plus spécifiquement au Québec, la question nationale. Les anthropologues voués à la recherche sur la paysannerie ne pouvaient guère échapper à tous ces débats. Voilà que les propos tenus par les anthropologues mexicains quelques années auparavant sur la paysannerie indigène achevaient de nous rejoindre, nous, les quelques chercheuses et chercheurs mésoaméricanistes au Québec.

Mais le tournant vers les approches d'économie politique en anthropologie s'est vraiment pris lorsque les anthropologues, comme Maurice Godelier, Claude Meillassoux, Pierre-Philippe Rey et Emmanuel Terray, pour ne citer que les plus connus, et des philosophes français, comme Louis Althusser et Étienne Balibar, se sont mis à interpréter ou à réinterpréter leur matériel à la lumière des écrits de Marx, d'Engels, de Lénine et plus tard de Gramsci. Là, on avait vraiment du temps à rattrapper, nous les étudiantes et les étudiants formés à l'anthropologie traditionnelle, plus ethnographes qu'ethnologues, et plus influencés par le fonctionnalisme de Malinowski, puis les structuralismes de Radcliffe-Brown et d'Edmund Leach, de Marcel Mauss et de Claude Lévi-Strauss, que par n'importe qui d'autre. Dire que les séjours de Godelier, Meillassoux et Rey dans notre département n'ont pas eu d'influence sur les orientations subséquentes de certaines et certains d'entre nous serait mentir.

Cette influence allait se fusionner avec une approche méthodologique distinctive de l'anthropologie à Québec. Dès le milieu des années 1960, Marc-Adélarde Tremblay avait implanté un type d'approche comparative régionale qui serait reproduit à plusieurs exemplaires pour les trente prochaines années et même davantage. Certes, d'autres anthropologues américains avaient procédé à peu près de la même façon dans les années 1950 : pensons seulement à Julian Steward dans sa recherche à Porto Rico et dans le cadre de laquelle lui-même, Eric Wolf, son ami Sidney Mintz et d'autres allaient produire des travaux dont la portée est encore discutée aujourd'hui (Steward, 1956). Certes, il se pratiquait au même moment de l'anthropologie dans d'autres aires culturelles, comme l'Afrique et le Grand Nord canadien, mais c'est de la recherche connue sous le raccourci de Projet Côte Nord qu'ont été issus la plupart des professeurs qui, à l'Université Laval, m'ont influencée, moi et plusieurs autres anthropologues de ma génération (Trudel, Charest et Breton, 1995). Un peu plus tard, la recherche de Pierre Beaucage dans la Sierra Norte de Puebla (Beaucage, 1973a et 1973b) puis celle d'Yvan

Breton dans la zone henequenera du Yucatan, au Mexique (Breton et Labrecque, 1981), et dans le comté de Bellechasse au Québec (Breton, 1977), seraient elles aussi conçues comme des études comparatives régionales. Puis, après les années 1980, mes propres recherches chez les Attikamekw de la Haute-Mauricie et chez les Innu de la Côte Nord (Recherches amérindiennes au Québec, 1984), et ensuite au Yucatan depuis les années 1980 (Labrecque, 1988) jusqu'à aujourd'hui, et en Colombie dans les années 1990 (Labrecque, 1997), ont été montées de la même façon tout en continuant d'ouvrir à l'insertion des étudiantes et des étudiants dans le processus de recherche.

Le milieu et la fin des années 1970 ont été marqués au département d'anthropologie de l'Université Laval par des hausses sans précédent d'inscriptions. Certains attribueront ce succès au fait que l'option anthropologie se soit séparée du département de sociologie, d'autres à la croissance démographique, d'autres encore à l'introduction de l'enseignement de l'anthropologie dans les Cegep. Il s'agit probablement d'un peu tout cela en même temps. L'effervescence était palpable alors que les étudiantes et les étudiants investissaient le département d'anthropologie et que les professeurs de Laval, ayant acquis leur première convention collective, entraient en grève à l'automne 1976. Entretemps, des petits groupes de lecture, regroupant professeurs et étudiants, portant spécifiquement sur les ouvrages marxistes et néo-marxistes, s'étaient formés. Même la structure des programmes au département était influencée par la perspective marxiste. Certes toutes et tous n'étaient pas convaincus, certaines et certains résistaient et combattaient activement la perspective, mais chacune et chacun était touché. D'aucuns — au sein du corps étudiant — se sont engagés dans les groupuscules de gauche qui faisaient du recrutement ouvertement sur le campus.

Après un petit détour à Montréal où j'ai tenté de terminer ma thèse de maîtrise qui portait sur la décomposition de la paysannerie (quoi d'autre?) dans la Sierra Norte de Puebla, je m'étais retrouvée au Yucatan, dans le cadre d'une recherche dirigée par Yvan Breton, avec les idées un peu plus claires sur ce que signifiait concrètement la lutte des classes à la campagne. Les séjours au Yucatan étaient entrecoupés de véritables stages au sein de l'autre équipe d'Yvan qui vérifiait à peu près les mêmes modèles mais, cette fois au Québec, dans le comté de Bellechasse. Très rapidement, étant donné le contexte qui prévalait alors au Québec et auquel je faisais allusion plus haut en parlant des groupuscules de gauche, cette recherche est devenue une pépinière de spécialistes de l'approche léniniste de la décomposition de la paysannerie sur le

plan académique alors que sur le plan social et personnel, certaines et certains des participants optaient pour le militantisme plus ou moins actif.

Plusieurs d'entre nous étions alors prêts à nous engager dans des études de doctorat. Toujours partagés entre les héritages européens et américains, certains d'entre nous sommes partis aux États-Unis (Pierre Ancil et moi-même), d'autres sont partis pour Paris (Pierre Durand, Isabelle Gobeil et Marie-France Paradis pour ne nommer que mes amis — oui j'ai dit que mon récit était personnel et biaisé) qui pour faire un doctorat complet, qui pour effectuer un stage tout en demeurant inscrit au nouveau programme de doctorat de l'Université Laval, instauré en 1973.

Lorsque je suis débarquée — littéralement — dans le programme de doctorat de la City University of New York en 1975, alors qu'Eric Wolf avait accepté de diriger ma recherche, j'ai été confrontée à un style d'enseignement et d'étude complètement différent de ce que j'avais connu jusque là. Plongée dans le matérialisme historique depuis quatre ou cinq ans, j'étais considérée comme une bête curieuse, sauf bien évidemment par Eric Wolf et par Eleanor Leacock. D'autres professeurs n'étaient tout simplement pas intéressés, d'autres encore comme Sydel Silverman et Jane Schneider étaient plutôt sympathiques à la cause, à ma cause. Durant les quelques mois qu'a duré ma scolarité à CUNY, j'ai utilisé une partie de mes énergies à résister aux orientations culturalistes dominantes dans ce département, désespérée à la perspective de devenir éclectique. Mon directeur de thèse était plutôt amusé de cette réaction. Il faut dire qu'il avait d'autres chats à fouetter avec son combat pour le respect de l'éthique, combat dans le sillage des conflits en Asie du sud-est, et qui avait atteint des sommets exceptionnels en 1970 alors qu'il était président du Comité d'éthique de l'American Anthropological Association. Encore en 1975, on sentait les tensions que sa prise de position avait provoquées dans la faune anthropologique des États-Unis en général et de la ville de New York en particulier (voir Wolf et Jorgensen, 1970; Copans, 1975; et Wakin, 1992; voir aussi Wolf, 1999: 129 pour une mention remarquablement sobre des événements et des divisions qui s'en suivirent au sein de l'anthropologie américaine).

Malgré l'impression (aujourd'hui, je sais que c'était prétentieux) de retourner à la case départ par cette immersion dans l'anthropologie américaine et par cette exposition systématique au concept de culture, j'ai fini par comprendre que l'une des forces de l'anthropologie réside dans la diversité de ses approches, et qu'on n'est pas obligée d'y adhérer pour les apprécier. À cette époque, l'économie politique commençait à s'imposer au

sein même de la discipline, même aux États-Unis, à tel point d'ailleurs qu'en moins d'une décennie (c'est une opinion personnelle), les Américains ont évincé presque complètement les anthropologues français dans le domaine. Ce fut une époque, aux États-Unis, où certains départements d'anthropologie se sont polarisés autour des marxistes (pour le dire rapidement) et des culturalistes. Il y avait un peu de cela à l'Université Laval quoique davantage qu'une polarisation, il s'agissait plutôt d'un va-et-vient, dans la mesure où les marxistes de Laval étaient plutôt «structuralisants». Telle était la situation lorsque je suis revenue à Québec en 1977.

Ma vie comme professeure . . .

Vingt-trois ans ont passé depuis mon intégration au corps professoral du département d'anthropologie. Son profil général a beaucoup changé depuis que j'y ai été étudiante. Lorsque j'y étais entrée, je n'avais aucune idée de ce que pouvait signifier «faire de la recherche» et surtout, je n'aurais pu concevoir les liens entre la recherche et le changement social. J'arrivais avec des réminiscences de récits de missionnaires ayant vécu de longues années avec des populations «primitives» ou encore, comme plusieurs de mes collègues, avec une conception de l'anthropologie comme aventure ou comme exploration, bref comme expérience initiatique. Certains de nos professeurs ont entretenu sans le vouloir cette conception mais très rapidement, avec les remises en question surgissant de toutes parts, avec la prise de conscience de l'anthropologie comme «fille de l'impérialisme», se sont posées les questions de la recherche «sur» les populations ou «avec» les populations. Quelques trop rares échos nous parvenaient à cette époque de l'approche de la conscientisation et de la participation qui pourtant battait son plein au début des années 1970 dans le domaine de l'alphabétisation au Brésil (Freire, 1974). De petits groupes de féministes commençaient d'ailleurs à s'organiser au Québec autour de ce concept de la conscientisation, en même temps que continuaient les groupes de lecture des ouvrages de Marx et compagnie. Fait plus rare, des féministes marxistes commençaient à se faire entendre et je suis personnellement redevable à Eleanor Leacock qui m'a incitée à faire une lecture féministe des *Relations des Jésuites* dans son cours d'ethnohistoire à CUNY (Leacock, 1980). Ce fut mon premier contact avec le féminisme dans le monde académique.

Pour une jeune femme qui allait oeuvrer dans le milieu académique à ce moment-là tout en sympathisant avec un certain nombre de tendances politiques progressistes qui comprenaient la théologie de la libération, le

féminisme et le matérialisme historique, les contradictions devenaient singulièrement lourdes. L'impression selon laquelle notamment on ne pouvait à la fois être marxiste en faveur de la révolution prolétarienne et féministe en faveur de la fin du patriarcat et de la domination masculine était forte (Hartman, 1978; voir également Lessard, 1989 pour le contexte québécois). C'était l'époque du «crois ou meurs», alors qu'on était rejeté par les uns et qu'on rejetait les autres. Sur le plan du travail de terrain, les options consistaient à se confondre avec les populations ou avec les «catégories sociales» visées, ou à les sauver malgré elles, dans certains cas, avec la ligne du parti. Il ne faisait pas toujours bon de se retrouver entre toutes ces tendances.

La prégnance des grands discours en sciences sociales était tout de même déjà largement effritée au profit des approches pluralistes et la désuétude de l'autoritarisme des schémas explicatifs des années 1970 allait probablement soulager bien des intellectuels las du militantisme tout azymut. Les modèles explicatifs convergeaient de plus en plus vers la prise en compte de la diversité et des dimensions multiples des phénomènes. Les intellectuels tournaient le dos aux explications par trop déterministes et s'ouvraient à la reconnaissance de la complexité. Dans le domaine de l'économie politique, l'examen du processus de mondialisation et de ses dimensions contradictoires a constitué l'objet d'étude par excellence qui a incité à la remise en question des anciens modèles ou du moins à leur raffinement dans le sens d'une approche plus dialectique.

La recherche comme fonction sociale de l'anthropologie

C'est à la faveur de tous ces changements que, me semble-t-il, la définition de l'anthropologie québécoise (du moins celle que je connais) et de ses fonctions sociales s'est précisée. Ce n'est plus tant son objet qui la définit mais bien la façon dont elle aborde cet objet. Ses prétensions sont encore à l'exhaustivité et à la prise en compte de l'ensemble des dimensions sociales de la réalité. Or la recherche constitue une de ces fonctions sociales, qu'elle se fasse au sein ou en dehors du monde académique, qu'elle se fasse d'un point de vue soi-disant objectif, ou qu'elle soit «engagée», qu'elle porte sur les gens ou qu'elle se fasse avec et pour eux.

Lorsque j'ai commencé à enseigner au département, la recherche était déjà au centre de la formation. Le nombre de professeurs avait triplé, le nombre de femmes au sein du corps professoral également. Les domaines de spécialisation s'étaient multipliés et, bien que les aires

culturelles soient restées sensiblement les mêmes qu'à l'époque des fondateurs, l'expérience dans chacune d'entre elles s'était approfondie. Les populations amérindiennes sur le territoire québécois, particulièrement les Innus, faisaient désormais l'objet de la recherche et de nombreux étudiants s'y investissaient. On commençait à peine à se rendre compte que les personnes que nous formions ne seraient désormais plus intégrées dans les milieux académiques et qu'elles devraient créer leur propre emploi. Dans les milieux professionnels nord-américains d'ailleurs, l'anthropologie appliquée était loin d'être un phénomène nouveau. Elizabeth Ranc (1988), examinant la situation aux États-Unis, a bien fait remarquer que la professionnalisation de l'anthropologie dans ce pays s'est d'abord faite non pas à l'université mais plutôt dans les milieux gouvernementaux, notamment dans ce cas au sein des Affaires indiennes.

C'est avec le rétrécissement des possibilités d'engagement dans les universités, l'échec des solutions technocratiques et la prise de conscience de l'importance des dimensions sociales de la croissance démographique, de la détérioration de l'environnement, de l'augmentation de la pauvreté, de l'intensification des migrations, de la multiplication des guerres raciales et de religion, que l'anthropologie appliquée a refait surface dans le discours de l'anthropologie au Québec et à l'Université Laval. Désormais, les débats ne se déroulaient plus tant entre les différentes approches théoriques ou les différentes écoles. Ils avaient plutôt trait à la pertinence ou non de la formation en anthropologie appliquée, elle-même liée au débat, encore en cours, sur l'alignement nécessaire ou non entre les programmes d'éducation et le marché du travail. Au département, la question s'est posée surtout sur le plan de la recherche et de l'intervention en milieu autochtone, particulièrement suite à la signature de la Convention de la Baie James et du Nord québécois en 1975 et la prise de conscience qu'elle a provoquée chez les Cris et les autres nations autochtones. Pour qui continuait de travailler en dehors du Québec, sur les terrains traditionnels des anthropologues, cette question s'est également posée sur le plan international dans le domaine de l'anthropologie du développement, domaine que, étant donné mes orientations antérieures en anthropologie économique et en économie politique en Amérique latine, j'ai peu à peu investi, au hasard de mes lectures, de mes rencontres, de mes échanges avec les collègues et des échanges avec des étudiantes et des étudiants. Le regard des autres disciplines sur l'anthropologie et sur les anthropologues m'a d'ailleurs permis de faire le tri dans ce que j'attends de cette discipline et ce que je peux faire pour elle.

Au Canada, les approches du développement international sont liées de très près à l'élaboration des politiques publiques d'aide au développement, à la mise en place de programmes sectoriels et en leur concrétisation par des projets plus ou moins amples sur le terrain. Bien qu'une part minime du produit national brut canadien soit consacrée à l'aide extérieure, ce domaine n'en constitue pas moins une source d'emplois non négligeable pour les Canadiens. Alors que l'Agence canadienne de développement international (ACDI) oeuvre dans le développement proprement dit, le Centre de recherche sur le développement international (CRDI) se déploie, comme son nom l'indique, dans la recherche. Jusqu'aux années 1970-1980, les scientifiques sociaux n'étaient pas très nombreux à l'ACDI et au CRDI et, en raison du recours par l'ACDI aux agences d'exécution pour mener à bien l'application des programmes et par le CRDI à des consultants, il est encore difficile d'avoir une idée précise de la représentation des disciplines mises à contribution dans le développement. Le même problème se pose lorsque l'on veut connaître la proportion des budgets consacrés aux volets infrastructurels et aux volets sociaux.

Quoi qu'il en soit, à partir des années 1970, principalement aux États-Unis (ici au Canada, l'ACDI n'avait encore qu'une décennie d'existence), avec la prise de conscience des échecs du développement conçu presque exclusivement sur le plan infrastructurel, on a commencé à se tourner vers les disciplines des sciences sociales pour donner au développement un «visage humain». Dans ce sillage et ce, dans le contexte de l'acceptation sociale du féminisme libéral, on a aussi pris conscience que les femmes, encore moins que les hommes, avaient peu bénéficié des soi-disant avantages du développement. L'année 1975, promulguée par l'Organisation des Nations Unies «Année internationale de la femme», a vu le début de la multiplication des projets spécifiquement axés sur l'amélioration des conditions de vie des femmes. Au Mexique, ces projets ont pris la forme des Unités agricoles et industrielles pour les femmes qui se sont déployées dans toute la République à partir des années 1980. Un entrefilet lu dans un journal local mexicain, alors que je me trouvais dans ce pays pour y terminer ma recherche sur la lutte des classes au sein de la paysannerie, m'a incitée à mettre sur pied une autre recherche par laquelle je pourrais déterminer concrètement à quel point les nouvelles politiques internationales d'intégration des femmes au développement—politiques qui se trouvaient derrière la mise en oeuvre de ces unités—profitaient aux femmes et étaient susceptibles de changer les rapports de genre. Ce fut là mon premier

contact avec la recherche anthropologique sur le développement. Il fut suivi d'une recherche avec à peu près les mêmes objectifs en Colombie andine, elle aussi effectuée avec des étudiantes et des étudiants inscrits au département et qui préparaient soit leur mémoire de maîtrise, soit leur thèse de doctorat.

La recherche anthropologique sur le développement met l'anthropologue non seulement en rapport avec la population visée par les politiques, les programmes et les projets mais aussi avec les différents acteurs qui ont élaboré ces derniers. Les interlocuteurs sont à la fois nationaux et internationaux; ils sont à la fois des politiciens, des technocrates du gouvernements et des institutions, des intellectuels des milieux académiques; ils appartiennent à différentes disciplines et au sein des celles-ci, comme l'a bien montré Escobar (1995; 1997), ce sont les économistes qui dominent. Dans ce contexte, à la fois l'anthropologie et la recherche anthropologique ont eu—et ont toujours—bien du mal à établir leur crédibilité. J'en ai moi-même eu l'expérience alors que l'on s'attendait que ma participation au sein d'une équipe multidisciplinaire en santé oeuvrant dans un pays de l'Amérique du sud en soit une d'animatrice communautaire. À une autre occasion, alors que j'allais faire l'évaluation d'un petit projet de développement, toujours en Amérique du sud, l'agence d'exécution qui m'engageait m'avait fait faire des cartes à mon nom en y ajoutant, sans m'en avertir, «spécialiste en micro-projets» (ça faisait plus «économiste» je suppose), alors qu'on savait très bien que je suis anthropologue. Certes, on pourra me dire que j'ai été prise au jeu de l'intervention et, que dans la mesure où les règles du jeu sont formulées en termes économiques ou en termes d'efficacité, d'efficience et de bien-fondé des projets, il n'est pas surprenant que je me sois retrouvée dans des situations ambiguës. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'en suis venue à la conviction que l'une des fonctions sociales de l'anthropologie, du moins celle que je pratique, que l'une de ses contributions les plus importantes est celle de la recherche.

Mais il y a «recherche» et «recherche»

Quelques autres expériences ont contribué à forger cette conviction selon laquelle la recherche est l'une des fonctions sociales de l'anthropologie. Un jour que les membres de mon équipe et moi-même terminions notre recherche sur les effets des projets générateurs de revenus pour les femmes en Colombie andine et que nous nous préparions à boucler le projet, les jeunes gens et les jeunes filles qui avaient été nos guides et nos auxiliaires de recherche et qui nous avaient vu appliquer nos

questionnaires, faire des entrevues, recueillir des histoires de vie, nous ont demandé si eux-mêmes, issus de la paysannerie visée par notre projet, ne pourraient pas faire de la recherche sur des questions qui les préoccupaient. Cette simple interrogation a déclenché un processus de recherche participative, à la fois financé par le CRDI et appuyé par une organisation non gouvernementale locale, et qui visait la formation de la paysannerie à la recherche sociale (Labrecque, 2000). Aujourd'hui, la recherche est intégrée aux activités courantes de la coopérative locale qui, en plus des comités de crédit, des comités de consommation, des comités de santé, comporte un comité de recherche. Quatre ans après la fin du financement pour ce projet et après que les chercheurs étrangers n'assurent plus qu'une présence des plus sporadiques, des recherches entreprises par des jeunes du milieu sont encore en cours. Des rapports de recherche aux formes diversifiées et imaginatives circulent, des commentaires sont faits dans les journaux locaux, des paysannes et des paysans sont invités à parler de leur recherche auprès d'organisations non-gouvernementales dans d'autres régions, décuplant ainsi les effets de ce que nous avons pu contribuer à amorcer. Certaines de ces recherches ont une dimension revendicatrice évidente et qui, précisément en raison de notre excentricité par rapport à la société colombienne, n'aurait pu être portée par nous, les chercheuses et chercheurs étrangers. Voilà une partie de ce que j'entends lorsque j'affirme que la recherche, mais pas n'importe quelle recherche, est l'une des fonctions sociales de l'anthropologie.

Récemment, un jeune homme fort sympathique venait me faire part de son intention de s'inscrire à la maîtrise en anthropologie dans notre département. Il me disait qu'il s'intéressait au phénomène de mondialisation et qu'il voulait contribuer à son renversement. Ses propos m'ont ramenée à moi-même alors que j'avais des velléités semblables mais qui avaient comme objet l'État bourgeois. Les objets, le langage et les concepts ont changé mais l'idéalisme, la générosité, l'engagement, eux, sont toujours là chez les jeunes, en tous cas chez certains d'entre eux. Et je crois sincèrement qu'il faut cultiver tout cela chez ces anthropologues en herbe tout en les aidant à raffiner leurs questionnements et leurs outils, tout en leur montrant comment déceler les dimensions multiples de la réalité sociale, et en leur indiquant que, sans être déterministe, il importe de hiérarchiser ces multiples dimensions si l'on veut travailler dans le sens d'une meilleure compréhension des directions du changement social.

Penser que l'on peut renverser la mondialisation me plaît bien même si j'aurais plutôt tendance à en faire

ressortir les éléments contradictoires et à montrer que certains aspects de la mondialisation sont plutôt positifs. Mais il ne faut pas écarter du revers de la main les convictions des gens, les étudiantes et les étudiants, avec lesquels nous sommes sensés faire un bout de chemin. Notre rôle est davantage de favoriser le processus de recherche que de déterminer les sujets sur lesquels on devrait travailler et les dimensions à privilégier. Combien de fois d'ailleurs, n'ai-je été fascinée par les sujets de recherche aussi originaux, audacieux ou socialement significatifs proposés par les jeunes de notre département et qui, à première vue, sont loin d'être toujours «raisonnables» ou «orthodoxes»? En une seule année comme directrice des études supérieures dans notre département, j'ai vu se déployer des recherches sur la prostitution des jeunes gens en République Dominicaine, sur les dimensions sociales de l'épidémie de SIDA au Vietnam, sur les effets de l'installation de moulins à céréales sur les femmes au Mali, sur la maternité célibataire en Colombie andine, sur les tensions entre droits humains collectifs et individuels au Mexique, sur les liens des Zapatistes avec l'internet, sur le déploiement des usines de sous-traitance dans les hameaux mayas du nord du Yucatan, et je ne mentionne ici que les sujets qui s'inscrivent dans le domaine de ce qu'il est convenu d'appeler le développement international. L'originalité, l'audace et la pertinence ne sont certes pas limités à ce domaine et mon énumération pourrait s'étendre sur des pages et des pages. Certainement, ces jeunes ne sont jamais invités aux émissions d'information, ils ne font pas la une des journaux bourgeois, mais leurs préoccupations s'inscrivent dans un ensemble plus vaste et il ne fait aucun doute dans mon esprit qu'elles convergent vers des actions de changement pas nécessairement là où se sont déroulées leurs études, mais dans la société et le milieu où ils vivent.

Je crois que de nombreux anthropologues ont compris que désormais ils ne pouvaient pas agir autrement qu'en se déployant sur une multiplicité d'arènes ou de champs sociaux. Tout ce que je vois autour de moi passe outre aux débats sur la culture comme objet d'analyse pour se plonger plutôt dans l'action réflexive et rendre compte des guerres à l'inégalité au sein des rapports sociaux. Les jeunes semblent n'avoir que faire des préoccupations de leurs aînés pour les guerres culturelles en soi et ils sont en train de nous rappeler quels sont les vrais enjeux de ces guerres, soit les personnes et non la discipline elle-même. On le voit chez ces anthropologues mexicains et étrangers, par exemple, qui ont appuyé la révolte des zapatistes au Chiapas et qui continuent de dénoncer les attaques aux droits de la per-

sonne. Il me semble que ce type d'approche est celle qui motive les étudiants et les jeunes anthropologues à s'engager auprès des populations, soit sur leurs propres bases, soit au sein d'ONG, et à participer avec elles à la défense de leurs droits, à la recherche de voies alternatives et à connecter ces populations entre elles et avec les réseaux internationaux de la connaissance et du savoir.

Pour revenir à mon jeune interlocuteur désireux de renverser le processus de mondialisation, je me demande bien au nom de quoi j'aurais pu tenter de le convaincre du contraire. Qui peut prédire ce qui arrivera en ce nouveau millénaire? Par contre j'ai déjà hâte de l'entendre réagir sur les quelques pistes de recherche que j'ai en tête sur les dimensions multiples et contradictoires de la mondialisation.

Note

- 1 Je tiens à remercier Yvan Breton, Serge Genest, Isabelle Gobeil, José Lopez Arellano et Sally Cole qui ont lu une première version de cet article et qui m'ont fait des commentaires constructifs. L'article ne correspond pas moins à une vision particulière de l'anthropologie et ne reflète pas nécessairement la leur.

References

- Beaucage, P.
 1973a Anthropologie économique des communautés indigènes de la Sierra Norte de Puebla: 1. Les villages de basse-montagne, *Revue canadienne de sociologie et anthropologie*, 10(2): 114-133.
 1973b Anthropologie économique des communautés indigènes de la Sierra Norte de Puebla: 2. Les villages de haute-montagne, *Revue canadienne de sociologie et anthropologie*, 10(4): 289-308.
 Breton, Y. (dir.)
 1977 L'agriculture au Québec, Numéro thématique. *Anthropologie et Sociétés* 1(2).
 Breton, Y., et M.F. Labrecque (dirs.)
 1981 *L'agriculture, la pêche et l'artisanat. Prolétarisation de la paysannerie maya au Mexique*, Québec: Presses de l'Université Laval.
 Copans, J.
 1975 *Anthropologie et impérialisme*, Paris: François Maspero.
 Di Leonardo, M.
 1998 *Patterns of Culture Wars: Place, Modernity, and the Contemporary Political Economy of Difference*, Plenary, CASCA/AES, 7 mai 1998. Toronto.
 Escobar, A.
 1995 *Encountering Development. The Making and Unmaking of the Third World*, Princeton, NJ: Princeton University Press.
 1997 Anthropologie et développement, *Revue internationale des sciences sociales*, 154: 539-559.

- Freire, P.
1974 *Pédagogie des opprimés*, Paris : Maspéro.
- Hartman, H.
1978 The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism, *Class and Capital*, 8:1-33.
- Labrecque, M.F.
1988 Développement : la question des femmes. Le cas de la création des unités agricoles et industrielles pour les femmes, état du Yucatan, Mexique, *Documents de l'ICREF*, no 18.
1997 *Sortir du labyrinthe. Femmes, développement et vie quotidienne en Colombie andine*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, coll. études des femmes.
2000 Social Research as an Agent of Transformation. *Transforming Development: From Foreign Aid to Global Policy*, J. Freedman (dir.), Toronto : University of Toronto Press : 211-221.
- Leacock, E.
1980 Montagnais Women and the Jesuit Program for Colonization, *Women and Colonization, Anthropological Perspectives*, M. Etienne et E. Leacock (dirs.), New York : Praeger : 25-42.
- Lessard, Diane
1989 *Militantisme politique féminin, des femmes de l'extrême-gauche québécoise entre les années 1972 et 1982. Études en anthropologie des sexes*. Thèse de doctorat en anthropologie. Faculté des études supérieures, Université de Montréal.
- Mead, M.
1966 *L'un et l'autre sexe*, Paris : éditions Gonthier (1948).
- Ranc, É.
1988 L'anthropologie du développement aux États-Unis : force et promesses d'une nouvelle profession, *Cahiers des sciences humaines*, 24(4) : 453-469.
- Recherches amérindiennes au Québec
1984 *Être née femme autochtone*, Numéro thématique sous la direction de Marie France Labrecque, 14(3).
- Steward, J.H. (dir.)
1956 *The People of Puerto Rico. A Study in Social Anthropology*, Urbana, Chicago, London : University of Illinois Press.
- Tremblay, M.-A.
1988 *L'anthropologie à l'Université Laval. Fondements historiques, pratiques académiques, dynamismes d'évolution*. Documents de recherche no. 6. Laboratoire de recherches anthropologiques. Département d'anthropologie, Faculté des sciences sociales, Québec : Université Laval.
- Trudel, F., P. Charest et Y. Breton (dirs.)
1995 *La construction de l'anthropologie québécoise : mélanges offerts à Marc-Adélaïde Tremblay*, Ste Foy : Presses de l'Université Laval.
- Wakin, E.
1992 *Anthropology Goes to War. Professional Ethic and Counterinsurgency in Thailand*, Madison : University of Wisconsin-Madison.
- Warman, A. (coord.)
1970 *De eso que llaman antropología mexicana*, Mexico, D.F. : Editorial Nuestro Tiempo.
- Wolf, E.R.
1966 *Peasants*, Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.
1999 Anthropology among the Powers, *Social Anthropology*, 7(2) : 121-134.
- Wolf, E.R. et J.G. Jorgensen
1970 Anthropology on the Warpath in Thailand, *The New York Review of Books*, 19 novembre 1970 : 26-35.